REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE BLEUE

PARAISSANT LE SAMEDI.—Fondée en 1863.

Sommaire du No. 7.

Livraison 3ème. 4e SÉRIE. Tome 3.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er MAI 1892.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1892.

Nouvelle-Orléans, 1er Mai 1892.

COMPTES-RENDUS

DE

L'ATHÉNÉE LOUISIANAIS.

ATHÉNÉE LOUISIANAIS

La Société fondée sous ce nom a pour objet :

1o. De perpétuer la langue française en Louisiane ;

2o. De s'occuper de travaux scientifiques, littéraires, artistiques, et de les protéger ;

3o. De s'organiser en Association d'Assistance Mutuelle.

Nous croyons devoir porter à la connaissance de nos lecteurs et des personnes qui désirent adresser des manuscrits à l'Athénée, les dispositions ci-dessous des règlements de notre Société :

1. Toute personne étrangère à l'Athénée, désirant lui communiquer un travail digne de l'intéresser, en demande l'autorisation au Président, ou à un comité nommé à cet effet.

2. L'Athénée, dans ses travaux scientifiques et littéraires, ne s'occupe de politique ou de religion que d'une manière générale et subsidiaire.

3. Chaque membre ayant le droit d'exprimer librement sa pensée, doit en être responsable, et signera de son nom propre toutes les communications adressées à l'Athénée.

4. Les opinions émises dans les dissertations qui seront présentées à l'Athénée doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et notre Société n'entend leur donner aucune approbation ou improbation.

Séance du 12 Février 1892.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte. Le procès-verbal de la séance du 22 janvier est lu et adopté sans observation.

M. le Président.—Mes chers collègues : J'ai le plaisir de vous présenter M. Meyrier, chancelier du Consulat de

France, élu dernièrement membre honoraire de l'Athénée. Nous sommes heureux de sa présence parmi nous, et nous espérons qu'il voudra bien assister à nos séances aussi souvent que les circonstances le lui permettront.

M. Meyrier remercie l'assemblée du titre que l'Athénée a bien voulu lui offrir ; il l'a accepté avec reconnaissance, et s'intéressera toujours aux travaux d'une société qui a pour objet de conserver en Louisiane la langue de son pays.

—Comme il a été convenu que l'Athénée chercherait à augmenter le nombre des sociétés littéraires ou scientifiques avec lesquelles il est en rapport, j'ai proposé à M. le Professeur Mason, chef du département d'Ethnologie au *Smithsonian Institution*, de faire un échange des publications de sa société contre celles de la nôtre. M. Mason paraît disposé à accueillir favorablement ma demande ; il désire qu'un recueil de nos comptes rendus lui soit adressé. Je prierai donc M. le Secrétaire de voir s'il est possible de réunir toutes les livraisons de l'Athénée qui ont été imprimées jusqu'ici.

Vous apprendrez avec plaisir, mes chers collègues, que l'enseignement du français dans une école publique du haut et du bas de la ville, se poursuit régulièrement et avec zèle. Je m'en suis assuré en faisant une visite à ces écoles. L'enseignement dure trois ans. Espérons qu'il sortira de là de jeunes esprits qu'animera le désir de prendre part à nos concours annuels.

A la suite de remarques faites par MM. Rouen et Grima sur les avantages qu'il y aurait pour l'Athénée à faire reconnaître légalement son existence, ces deux membres sont nommés par M. le Président pour faire rédiger l'acte qui assurera à notre société les droits dont il vient d'être question.

M. le Président nomme pour le comité d'examen du

concours de 1891, MM. Schreiber, Rouen, Grima, Doussan.

L'inscription gravée sur une pierre apportée ici d'un cimetière aux environs de Sébastopol par un capitaine de navire américain, et dont M. le Dr. Devron a entretenu les membres de l'Athénée, a été soumise à M. Binion. Cette épitaphe a été traduite en Espagne, en France, en Belgique et aux Etats-Unis ; malheureusement les traductions qui en ont été faites dans ces différents pays ne s'accordent pas. M. Binion dit, à première vue, qu'elle est en arabe, et que ce qui en rend l'interprétation difficile est qu'elle est mélangée de mots tartares; il ajoute que l'interprétation de M. Oppert, de l'Institut de France, est celle qui lui paraît le plus exacte ; il promet à M. Fortier de lui envoyer la traduction qu'il en fera, dès que ses occupations le lui permettront.

La parole est à M. le Secrétaire pour commencer la lecture du manuscrit annoncé par l'ordre du jour sous ce titre : " Hénoch Jédésias."

M. Grima communique un article du " Courrier des Etats-Unis" dans lequel il est question de divers portraits de Christophe Colomb, et il propose qu'il soit envoyé au Dr. Devron qui a promis de faire des recherches à ce sujet.

La proposition de M. Grima est adoptée.

M. le Président prononce l'ajournement.

Séance du 26 Février 1892.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

Lecture du procès-verbal de la séance du 12 février.

Deux omissions signalées sont réparées, et le procès verbal ainsi rectifié, est mis aux voix et adopté.

M. le Président. — Jusqu'à présent les publications adressées à l'Athénée, ont été déposées chez notre Secrétaire. Il était facile de prévoir que le moment arriverait où il n'aurait plus de place pour les caser. Aussi, plusieurs fois a-t-il été question, dans nos séances, de trouver un local où nous pourrions transporter notre bibliothèque. Sur ma demande, M. le colonel Johnstone, président de l'Université Tulane, a gracieusement consenti à mettre un compartiment de la bibliothèque Tulane à notre disposition. Je crois que l'Athénée ferait bien d'accepter cette offre: l'endroit est central, et les personnes qui voudraient consulter nos archives seraient sûres de les avoir à leur disposition tous les jours, aux heures officielles.

M. Bussière Rouen fait la proposition que l'offre de M. le colonel Johnstone soit acceptée, et que le secrétaire en lui écrivant pour lui en donner avis, lui exprime les remercîments de l'Athénée. Cette double motion mise aux voix est adoptée.

M. le Président annonce que l'exposition annuelle de l'Université Tulane commencera lundi prochain et durera jusqu'au 5 mars; les salles seront ouvertes au public de dix heures du matin à quatre heures de l'après-midi: elle comprend les œuvres artistiques des élèves du Collége de Tulane, de l'Ecole Supérieure de Tulane, du Collége de Sophie Newcomb, des classes de dessin libres, ainsi que les produits du Club de Poterie.

Ces tentatives artistiques, dit M. le Président, méritent d'être encouragées, et j'espère que les membres de l'Athénée s'empresseront d'aller les voir. Dejà des artistes américains tels que Calendar, Eaton, Church, ont attiré l'attention des appréciateurs. Les Perelli, les

Coulon, les Poincy, représentent honorablement la Louisiane. Clague a laissé des paysages qui rappellent les écoles flamande et hollandaise: un jour viendra où on les contemplera avec le plus grand intérêt; c'est quand l'extension de la culture aura changé l'aspect de la flore de notre pays; alors les tableaux de Clague seront non seulement des œuvres d'art admirables, mais aussi des documents utiles que les générations de l'avenir interrogeront pour se faire une idée exacte de la Louisiane de son temps.

M. Schreiber se propose de visiter l'exposition dont M. le Président vient de parler, et il communiquera à ses collègues l'impression qu'il en aura reçue.

M. et Mme Janssen ont écrit à M. le Président pour le remercier de la manière dont il a parlé des regrets que la mort de M. Forestier a laissés à ses collègues de l'Athénée.

La parole est à M. le Dr. Mercier pour lire la suite de son Hénoch Jédésias.

La dernière partie de la séance est occupée par la lecture d'une nouvelle à laquelle M. Edgar Grima donne pour titre: "Le Fiancé de Marguerite."

Séance du 11 Mars 1892.

Présidence de M. Alcée Fortier.

A huit heures la séance est ouverte.

M. le Président annonce que M. Langley, secrétaire de l'Institution Smithsonienne, lui écrit pour accuser réception de la collection des comptes rendus de l'Athénée. En même temps M. Langley lui envoie un catalogue contenant la liste des ouvrages que l'Institution

met en vente, avec les prix en regard, et lui dit de choisir ce qui pourrait convenir à l'Athénée jusqu'à concurrence de la somme représentée par le recueil de nos comptes rendus. M. le Président ajoute que si ses collègues y consentent, il s'entendra avec le Secrétaire sur le choix des livres à demander.

Motion est faite et adoptée que M. le Président et le Secrétaire désignent à M. Langley les publications que l'Athénée désire se procurer.

Il se publie à New-York, ajoute M. le Président, un catalogue particulier annuellement, et un catalogue général tous les cinq ans, de toutes les publications parues aux Etats-Unis. J'ai écrit à MM. les Editeurs pour appeler leur attention sur le journal de l'Athénée.

M. le Président lit une communication dans laquelle M. F. Tujague reproduit un passage d'une lettre qu'il a reçue de M. Claudio Jannet, où il est question de l'Athénée.— "Quand vous m'avez conduit à l'*Athénée Louisianais*, dit M. Jannet, M. Alcée Fortier a bien voulu me demander de faire à cette Société quelque communication à l'occasion.

" Je vous adresse sous ce pli les épreuves (un peu incorrectes malheureusement) d'un chapitre du volume que je vais faire paraître dans deux mois. Un économiste ne peut jamais arriver à être ni amusant ni touchant. Cependant si les membres de l'*Athénée Louisianais* jettent les yeux sur cette communication, ils y verront la nature des études que j'ai faites dans votre ville, et quelle haute estime j'ai pour les grandes institutions commerciales qui y ont été créées par l'initiative de ses citoyens."

M. Schreiber est prié de vouloir bien prendre connaissance de l'envoi de M. Claudio Jannet, et d'en faire un rapport.

La parole est à M. le Dr. Alfred Mercier pour continuer la lecture de son "Hénoch Jédésias."

M. le Dr. Dell'Orto communique le No. 12 du Volume XI du *New York Medical Abstract*, année 1891, dans lequel on voit une phothographie d'éclairs prise par M. Planté, au bord de la mer, pendant un orage de nuit, et publiée dans le journal *La Nature*. L'objectif fut exposé pendant dix minutes ; les éclairs se produisirent sans interruption durant tout ce temps relativement très-long. Les jets lumineux se dirigeaient invariablement des nuages vers la mer. Les météorologistes, fait observer l'article communiqué, affirmaient jusque dans ces dernières années, que l'éclair en zigzag se ramifiait rarement ; des photographies instantanées prouvent le contraire.

M. le Secrétaire rappelle à ses collègues qu'à la séance du 9 janvier 1876 il lut à l'Athénée une Etude sur les éclairs, commencée en 1856 et poursuivie jusqu'en janvier 1876. Ce travail était accompagné de dessins faits par lui pendant les nombreux orages qu'il avait observés en Amérique et en France. Il établissait d'après ses observations que ce météore lumineux affecte le plus souvent une forme sinueuse, serpentante ; et que l'éclair en zigzag que l'on voit dans les tableaux des paysagistes et même dans les planches des livres de physique, se produit très-rarement. Il montrait que les éclairs en nappe, dits éclairs de chaleur, ainsi que les éclairs en boule, pouvaient être réduits à l'unité, c'est-à-dire à l'éclair linéaire serpentant ou en zigzag.

En 1883, M. le Dr. Alfred Mercier consulta M Konkey, graveur de l'Athénée, pour savoir s'il était possible de photographier les éclairs. M. Konkey répondit qu'il en parlerait à M. Mugnier fils qui s'occupait spécialement de photographie. Quelques jours après, M. Konkey ap-

portait au Dr. Mercier deux photographies prises par M. Mugnier pendant l'orage qui éclata sur la Nouvelle-Orléans le 8 avril 1883, et constatait avec lui qu'elles confirmaient les dessins annexés à son étude sur les éclairs.

Au mois d'août 1888, dit M. le Dr. Alfred Mercier, le Journal de Frank Leslie publiait dans son Vol. XXVI, No. 2, des photographies d'éclairs. Par une rencontre singulière, ces photographies commencent comme mes dessins d'une manière critique ; la première image représente l'éclair en zigzag des peintres, l'éclair classique, celui que l'on pourrait presque appeler l'éclair de convention ; la seconde un éclair naturel. L'auteur de l'article dans lequel il est question de ces photographies dit que M. James Nasmyth montrait des dessins d'éclairs d'après nature dès 1856, précisément l'année où je commençais les miens. Les coïncidences de ce genre ne sont pas aussi rares qu'on pourrait le croire tout d'abord ; de temps en temps la même idée vient simultanément à deux hommes inconnus l'un à l'autre, et chacun de son côté la poursuit et la développe de bonne foi.

Séance du 25 Mars 1892.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

Ouverture de la séance à huit heures.

Lecture du procès-verbal. M. le Président indique une correction à faire, à l'endroit où il est question des catalogues publiés à New-York. La rectification est faite, et le procès-verbal, mis aux voix, est adopté.

La parole est à M. Edgar Grima pour lire une poésie sous ce titre : "Lettre à un ami."

L'assemblée entend la suite du manuscrit de M. Alfred Mercier.

M. le Président parle du résultat des réunions du Comité d'examen, et croit qu'il serait utile, en attendant que le rapport en soit présenté, de prendre des dispositions au sujet de la prochaine séance annuelle.

MM. les Drs. G. Dell' Orto et Alfred Mercier sont désignés par M. le président pour veiller aux préparatifs de la séance publique.

MM. J. J. Castellanos, Jno. L. Peytavin et Alfred Mercier sont nommés pour s'occuper spécialement de la partie musicale du programme.

M. Jno. L. Peytavin dit qu'il se charge volontiers de former un comité de réception, mais qu'il désire, cette fois, que le programme de la fête ne le mentionne pas comme président de ce comité.

La candidature de M. Riccardo Motta comme membre actif, est posée ; ses parrains sont MM. G. Dell' Orto et Alcée Fortier.

Sur proposition faite par M. Rouen, l'assemblée élit par acclamation M. Riccardo Motta membre actif de l'Athénée Louisianais.

M. Jno. L. Peytavin fait présent d'un exemplaire de la "Constitution de la Société progressive d'éducation du quatrième arrondissement (ward) de la paroisse de St. Jacques." L'Athénée voit avec plaisir que l'enseignement du français fait partie du prospectus de cette société. Il félicite M. Peytavin d'en être le président, et exprime la conviction qu'elle ne pourra que prospérer sous un chef aussi dévoué.

LE FIANCÉ DE MARGUERITE.

I.

Marguerite venait d'accomplir ses dix-sept ans dans l'enceinte du grand couvent de * * *, où elle recevait alors le dernier poli d'une éducation soignée, chrétienne, pratique, comme les sœurs de ce couvent savent seules en donner une, et dont le cachet a fait la vogue de ce grand établissement. De même que le boxeur exercé, dressé avec soin, est livré par son instructeur aux chances d'une première lutte, de même que le navire bien appareillé, cargué, monté au complet, est lancé du chantier sur la mer perfide, ainsi pensait en soupirant la sœur supérieure du couvent, il nous faut donc à présent livrer Marguerite au grand combat de la vie.

Que de dangers offre ce dur combat, cette lutte de chaque jour, de chaque minute, que la femme, créature douce, faible, soumise, est appelée à soutenir contre l'oppression de l'homme, créature possédant la force physique, brutale, esprit dominateur, autocrate, souvent cruel. Marguerite est maintenant suspendue par un fil, sa vertu seule, sur le gouffre du mal, vide immense, large, béant, ouvert sous ses pas, tout prêt à l'engloutir : un seul faux pas, elle irait jusqu'au fond, perdue pour toujours.

Par bonheur elle a reçu des principes chrétiens, une éducation accomplie, au grand couvent de * * *, et armée de cette puissante égide elle pourra braver avec assurance les dangers du combat, ne pas tomber dans le gouffre. Les bonnes sœurs du couvent vont du reste bientôt suspendre à son cou la médaille d'or. Comme

aux filles de l'Orient, ce sera son talisman, son grisgris protecteur.

La lutte sera sans doute sérieuse, car Marguerite est fort jolie.—"C'est un bel instrument," disait le père Giraud, premier basson à l'orchestre du village de * * *, organiste du susdit couvent, esprit profondément musicien, voyant tout à travers le prisme de son art, dans un monde d'harmonie où les objets prenaient, sous un enchantement inexplicable, les formes de son instrument favori.

Oui, Marguerite était jolie, réellement belle. Ses cheveux dorés, ses yeux brillants, un visage dont les traits un peu irréguliers sont relevés par une fossette charmante que chaque sourire rend plus gracieuse encore ; une taille svelte et bien arrondie, tout en elle appelle, nargue l'ennemi, comme autant de places fortes qu'elle aura à défendre de toute la force de résistance de sa puissante égide.

Aussi, là-bas, au village, devant l'âtre où pétille un feu brillant, un père et une mére font de graves réflexions sur la perversité de l'homme, et dans un intime échange de leurs idées avisent un plan de défense, un moyen pratique de mettre à l'abri le bonheur de leur fille. Ils n'ont qu'un enfant, Marguerite, élevée avec grands soins au couvent de * * *, et son bonheur est maintenant leur unique pensée. Ils ont bien avec eux Jean et Marie, d'âge tendre encore et qu'ils ont promis d'élever. Mais ce ne sont pas leurs propres enfants ; ils leur ont été légués par une parente de Mme Raboteau, décédée dans une grande misère. Le sang des Raboteau, eux qui ont fondé, bâti le village de * * *, ne coule pas dans les veines de ces enfants d'adoption.

Le père de Marguerite avait grand chagrin de voir que son nom, le nom de ses pères, allait bientôt s'éteindre

avec lui ; ce nom qui figure en relief dans bien des pages des annales du pays, ce nom gravé en lettres d'or, sur une large pierre du couvent de * * *, aligné avec ceux des autres fondateurs du couvent, tous gens fort distingués.

A cette pensée il se figurait toute sorte de drôles de choses qui se passeraient à sa mort, et qu'il ne pouvait expliquer. Tout irait mal assurément. Ce nom éteint, un anneau se briserait bien sûr, dans l'enchevêtrement des évènements humains, surtout au village de * * *, sphère étroite que sa pensée n'avait jamais franchie.

Après lui, tout déclinerait : plus d'éducation morale, ni physique. Le couvent de * * * perdrait sa vogue. La race humaine s'étiolerait ; on ne verrait plus ces hommes à la belle allure, au large poitrail, au bras musculeux, qui ont bâti le village de * * *, la haute flèche de son église, et la tour en pierre grise du grand couvent. Les Raboteau en avaient fourni beauçoup de ces vaillants-là.

Il avait jusqu'alors été bien heureux, le père Raboteau. Certes, il n'avait rien à reprocher à sa fidèle épouse. Au contraire, il lui devait une large part de son bonheur. Cependant, comme sous l'effet d'un ressort dont un esprit invisible eût poussé le bouton, il se sentait, malgré lui-même, porter sur sa chère moitié un regard de reproche, à l'idée que la Providence leur avait refusé un garçon. Il ne pouvait s'empêcher d'y penser quelquefois. C'était mal, bien mal, sans doute, mais malgré tous ses efforts pour chasser une telle pensée de son esprit, il devait avouer qu'il avait parfois soupçonné Mme Raboteau d'avoir fait certaine neuvaine pieuse au terme de laquelle la Providence dût céder à ses plus grands vœux en leur envoyant la petite Marguerite.

Quant à lui, il eut certes bien préféré un fils. D'abord le nom des Raboteau du village de * * * ne s'éteindrait

pas. Ensuite on a bien moins de peine à élever un garçon. On l'envoie au collége où son éducation se fait presque toute seule et sans vous ; on ne craint pas de risquer sa vertu entre les mains de sages professeurs. Il n'a rien à dire assurément contre le grand couvent de * * *, loin de là sa pensée ; c'est égal, tout de même, il fallait que l'œil des parents fût toujours ouvert, veillât sans cesse.

Le plus sérieux maintenant pour les époux Raboteau est de marier leur fille Marguerite, surtout de la bien marier. Déjà le premier basson, l'ami Giraud, leur avait dit, de son air un peu goguenard : — "Eh bien ! les Raboteau, à quand la noce ? Va-t-on pas bientôt chercher à *placer* la fille ? Ah ! c'est *un bel instrument !* Faut trouver un brave garçon qui saura faire vibrer les cordes de ce jeune cœur !"

Ça lui faisait mal d'entendre cela ; c'était comme un reproche de n'y avoir pas songé plus tôt. *Placer* n'était pas non plus de très bon goût. L'intonation dont le musicien accompagnait ce reproche tintait alors aux oreilles de Raboteau, comme un de ces airs tristes, lugubres qui vous reviennent et qu'on ne peut chasser. Il fallait y songer, s'en occuper pour de bon maintenant, et les époux Raboteau en causèrent sérieusement ce soir-là.

Alors tous les braves garçons du village de * * * furent passés en revue. Chacun à son tour fut examiné, retourné, pesé, critiqué, et chacun reconnu mauvais, condamné, rejeté, comme l'éditeur jette au fond du panier, terreur des jeunes écrivains, les manuscrits qu'il trouve indignes de paraître dans les colonnes de son journal.

La discussion s'échauffait par moments, surtout quand se trouvaient en jeu les mérites de certain garçon que Raboteau ne peut souffrir, et qui pourtant *va à la messe*, disait Mme Raboteau.

Alors c'était des si, des non, à n'en plus finir; une longue liste de vertus s'entrechoquant avec une liste également longue de défauts. — Je t'assure qu'il ferait notre affaire: il est si bon, doux, pieux, soumis; jamais nous n'aurons de peine avec lui; Marguerite non plus.— Mais, ma bonne, je te dis que c'est un garçon tout à fait sans éducation, un ignard! Comment veux-tu avoir M. le maire à dîner avec un gendre dénué d'instruction, sans esprit, aux allures tout à fait grotesques? Comment présenter un tel gendre aux sœurs du grand couvent de * * *? Ce serait humilier Marguerite. Nous ne le pouvons pas! Cherchons lui un autre fiancé.

Et Mme Raboteau qui n'avait jamais fait de peine à son mari et ne voudrait pour rien lui en faire, cédait toujours avec une résignation toute chrétienne, une entière soumission à son bon jugement.

—Que penses-tu du grand Jacques? dit-elle alors. Il me semble qu'il siérait bien à notre fille. Ses parents possèdent une maison, des champs, des bestiaux. Il aime le travail, son avenir est assuré.

—Le grand Jacques! y penses-tu, ma bonne! Encore un sans éducation, élevé dans les plaines, toujours mal vêtu, avec un grand espace vide entre le bas de ses culottes et ses sabots pour s'aérer la cheville. Non, je ne puis consentir. Jamais je ne ferai cet affront à Marguerite, ni aux sœurs du grand couvent de * * * qui ont mis tant de soins à son éducation. Entrer dans une famille de paysans, de vrais paysans dont les allures, la tenue nous humilieraient le jour de la noce! Tu n'y songes donc pas! Ce n'est pas le fiancé qu'il faut à Marguerite.

—Mais pourtant Marguerite le façonnerait un peu avant la noce. On peut toujours s'arranger. C'est un bon parti qu'il ne faut pas lâcher comme ça tout de suite sans de bonnes raisons.

—Tiens! assez, ma bonne, je le lâche, moi. A un autre, maintenant. Le petit Bernard, par exemple ; garçon jeune, beau, élégant, bien fait ; des parents haut placés à Paris, des rentes sur l'Etat, qu'en penses-tu ?

—Parfait, Raboteau. Tu as le coup-d'œil juste, je le vois ; c'est celui-là qu'il nous faut. Sans plus tarder, nous l'invitons à dîner chez nous dimanche. Avec Marguerite, bien entendu. Ce sera l'occasion de faire fin du dindon et des lapins qui dévalisent le jardin, et nous goûterons le madère dont M. le curé nous fit cadeau à l'occasion du baptême de Marguerite. Avec cela la bataille est gagnée, j'en suis bien sûre. Il ne restera qu'à voir le père et la mère. C'est ton affaire, ce qui veut dire réussite parfaite.

II.

Pendant que l'avenir de Marguerite se décidait ainsi à la pâle lueur des fagots qui pétillaient dans le foyer, Jean et Marie blottis dans leur couchette ne pouvaient dormir.

Ils avaient entendu certains mots, certaines phrases dont ils ne pouvaient sonder toute la profondeur, mesurer toute la valeur, mais qui leur disaient bien que quelque chose de nouveau, d'étrange se passait. Ce mot de *fiancé* surtout avait frappé leur attention. Ils y voyaient quelque chose de mystérieux, d'étranger, dont la venue devait opérer un grand choc dans la maison.

Ils ne l'avaient jamais entendu auparavant ce mot-là.

Qu'est-ce que cela pouvait être ?

Homme ou femme, bétail, objet animé ou sans vie, ils n'en savaient rien, et bien grand était leur désir de découvrir ce que ce pouvait être.

Leur curiosité était d'autant plus mise à l'épreuve par la circonstance que l'oncle Raboteau parlait de la gorge, mettait des *â* partout et supprimait invariablement

l'accent des *é*, et par conséquent disait tout bonnement *faïence* pour *fiancé*.

C'est bien *faïence* qu'ils avaient entendu. Ils ne peuvent en douter.

Tout cela faisait dérouler devant leurs yeux enfantins un curieux panorama d'objets variés, toute une ménagerie où ils cherchaient cette chose qui s'appelait ainsi.

Ce mot de *faïence* mettait bien devant leur pensée comme une exposition de produits céramiques de formes et de grandeurs variées ; mais ils se cassaient encore la tête à chercher ce qu'on voulait donner à Marguerite, ce qu'il fallait absolument lui trouver, et qu'on semblait du reste avoir trouvé pour elle.

Qu'allait-elle en faire ?

Tout ce qu'ils venaient d'entendre se présentait encore à leur imagination sous la forme d'objets bizarres, grotesques, diaboliques, venant d'un autre monde.

Tout cela courait, dansait, se heurtait dans leurs jeunes cerveaux, y formaient des tableaux fantasmagoriques, des groupes étranges au milieu desquels ils cherchaient toujours le fiancé, celui de Marguerite.

Ils étaient tous les deux à cet âge heureux de l'enfance où un rien éveille la curiosité, où le monde, le bien, le mal, les passions, tout le bagage du mouvement de la vie commence à se faire sentir.

Enveloppé encore des ombres du chaos, leur jeune esprit renfermé dans la sphère étroite de l'enceinte du village de * * * d'où ils ne sont jamais sortis, est encore à l'état embryonnaire.

Ils ont tout à apprendre. — Ils le sentent bien.

Aussi, à la moindre occasion, les voit-on l'œil ouvert bien grand, l'oreille tendue, démontrant à quel point ils sentent un désir ardent, passionné, de saisir l'inconnu, d'étancher leur soif du nouveau à la coupe de l'instruction.

Ils veulent tout savoir. Ils écoutent. Ils observent.

Les époux Raboteau causèrent longtemps cette nuit-là, parlant à voix basse, pour ne pas réveiller les petits, disaient-ils.

Le dernier tison s'éteignit dans l'âtre. Alors seulement songèrent-ils qu'ils avaient bien travaillé pour Marguerite et qu'il fallait prendre un peu de repos, car le lendemain on se mettrait à l'œuvre pour mener à bonne fin leur dessein arrêté.

Quand tout eut repris le calme profond de la nuit, Jean s'approcha doucement de Marie, toujours éveillée, et lui souffla tout bas à l'oreille :

— Marie, Marie ! Je crois l'avoir trouvé ! J'ai entendu qu'ils disaient bien des noms comme ceux de nos bêtes. C'est peut-être un petit âne qu'ils veulent donner à Marguerite, comme celui de la voisine Méniquette. Que penses-tu, toi ?

—Ce doit être cela, répondit Marguerite. Puis, après un moment de silence : Dis donc, Jean, sera-t-il en faïence ? Moi, je l'aimerais bien mieux vivant.

Et là-dessus les enfants s'endormirent, persuadés qu'ils avaient une assez juste idée du fiancé de Marguerite.

III.

Le lendemain, révolution complète dans la maison de Raboteau.

Un bruit de vaisselle qui s'entrechoque en réveille les échos. Chacun met la main à l'œuvre, car l'occasion est solennelle, unique. Il faut que chacun y donne du sien.

Tout est frotté, gratté, brossé, poli, remis à neuf. L'eau ruisselle, dégoutte de tout côté. Les parquets sont cirés et brillent comme des parquets de glace.

Tout reluit d'un éclat éblouissant ; tout prend un air de fête.

Le soir arrive enfin et les époux Raboteau, bien courbaturés sans doute, mais justement satisfaits du résultat de leurs efforts peuvent se reposer le cœur content, en songeant à leur chère Marguerite.

IV.

Le dimanche arriva, ce dimanche attendu par Jean et Marie avec une patience tout angélique, ce dimanche que le couple Raboteau attendait avec bonheur, et en même temps avec une certaine anxiété, car ce jour-là devait décider du sort de leur fille.

Mais, hélas ! nul fiancé ne vint satisfaire la curiosité des deux jeunes enfants, ni calmer l'anxiété des père et mère de Marguerite.

Il suffit d'un instant, un bien court instant quelquefois pour changer une destinée, quelque bien assise qu'elle paraisse être, et renverser l'échafaudage le plus solide des projets de l'homme.

C'est ce qui arriva.

Tandis que le père Raboteau disposait ainsi d'un avenir qui n'appartient à personne et travaillait en silence au bonheur de sa fille, celui qui règle les destinées humaines et dispose de nous à sa guise, renversait dans le néant l'édifice fragile de ses projets d'un soir et statuait différemment sur le bonheur de Marguerite.

En effet, pouvait-elle mieux reconnaître les bons soins, les conseils salutaires des sœurs du couvent de * * *, qu'en restant pour toujours avec elles, partageant leurs travaux et leurs joies, fidèle à leurs pieux enseignements ?

Pour cela elle se fesait recevoir dans leur saint ordre. Elle était dès à présent et pour la vie sœur du couvent comme les autres.

Le moment était alors propice. Son cœur n'avait ja-

mais connu les battements de l'amour. Et dame ! à cet âge, la moindre étincelle suffit parfois pour déterminer une explosion dont on ne peut toujours mesurer les conséquences, souvent désastreuses.

Réflexion faite, elle croit donc plus sage de céder à la voix secrète, à la force cachée qui lui dit, la contraint presque, de joindre l'ordre.

Oui, elle en fait le vœu : Elle ne connaîtra jamais l'amour, ce noble sentiment du cœur de la femme pour celui qui doit l'aider à traverser la mer orageuse de la vie.

Elle ne connaîtra jamais le beau sentiment de la maternité qui fait vibrer dans les cœurs sensibles des cordes jusque là cachées, inconnues, et ouvre à l'âme aimante un monde nouveau de bien-être, de bonheur que nul autre ne saurait égaler.

Son père vient de recevoir deux billets.

L'un est une lettre d'excuse où le convive exprime ses regrets de ne pouvoir se rendre à la fête.

Dans l'autre Marguerite fait ses adieux à ses parents, adieux chaleureux, bien tendres, partant du plus fond du cœur d'une fille aimante s'arrachant aux tendresses de parents dévoués. Déchirement des cœurs, séparation insolite, qui ne trouve d'excuse, d'explication, que dans un état de cause dont l'existence est souvent douteuse, souvent incertaine, je veux dire la vocation.

Marguerite se fait donc religieuse. Elle prend le voile avec le titre de sœur du grand couvent de * * * .

Cette détermination soudaine, cette lettre qui vient dans une seconde, renverser les projets faits dans une soirée pour la durée d'une vie entière, cette lettre qui tombe aux pieds d'un père, mouillée d'un flot de larmes, laisse encore Jean et Marie dans un dilemme plus grand que jamais au sujet du fiancé de Marguerite, dilemme aussi grand, aussi impénétrable pour nous.

Comment était-il ce fiancé qu'on nous a promis de nous montrer, qu'on nous a caché, que nous ne verrons pas ?

Nous ne le saurons jamais.

Il ne nous reste donc qu'à souhaiter à Jean et à Marie de conserver longtemps cette naïveté qui fait le bonheur de l'enfance.

Souhaitons surtout à Marie, quand il en sera temps, un fiancé qu'elle pourra sans crainte présenter à Jean sans qu'il lui rappelle ce qu'ils pensaient ensemble du fiancé de Marguerite.

EDGAR GRIMA.

M. CLAUDIO JANNET.

Les Spéculations Commerciales.

La spéculation ; sa nature, sa sphère d'action, son influence, son mécanisme ; cette question est celle que traite M. Claudio Jannet dans les pages qu'il veut bien communiquer à l'Athénée. Question toute d'actualité aux Etats-Unis, en ce moment où le Congrès est saisi d'un projet de loi dirigé contre l'une des formes les plus usitées de la spéculation : les opérations à terme ou "Futures," selon la désignation locale. Il serait à désirer qu'une traduction autorisée répandit, dans notre monde d'affaires, la remarquable étude de M. Jannet ; la hauteur de vues de l'éminent écrivain, ses précieuses recherches, sa profonde connaissance des rouages du commerce et de la finance, trouvant leur expression dans un style net, incisif et précis comme une démonstration mathématique, éclaireraient la discussion qui agitera bientôt le pays et aideraient à la maintenir dans le domaine pur de la science économique.

La spéculation, dit M. Jannet, "consiste à prévoir les chances de gain pour les réaliser et les chances de perte pour les éviter; elle est l'essence même du commerce, parce que les prix courants des produits variant incessamment selon les temps et les lieux, le commerçant est exposé, dans son service d'approvisionnement, à subir la dépréciation des marchandises achetées par lui . . . . . Il doit, donc, bénéficier des chances de plus value. Son art consiste à éviter les premières et à faire son profit des secondes. Cette prévision est l'exercice naturel des facultés supérieures de l'esprit humain."

Dans le langage courant, le mot: spéculation est souvent employé dans le sens de *jeu*, *d'agiotage* ou *d'accaparement;* or, M. Jannet fait observer que le jeu, condamnable au point de vue moral, est précisément l'inverse de la spéculation. "Au lieu de chercher un gain dans l'appréciation de faits réels sur le marché, le joueur le demande exclusivement au hazard. L'agiotage consiste dans des manœuvres ayant pour but de provoquer artificiellement la hausse ou la baisse. Quant à l'accaparement, c'est la constitution d'un monopole par des particuliers, dans le but de supprimer la concurrence."

Ayant, ainsi, défini la spéculation et l'ayant nettement dégagée de toute idée étrangère à sa nature propre, M. Jannet expose, avec une méthode et une clarté remarquables, le fonctionnement et les procédés des opérations commerciales; il en trace l'histoire et en suit les transformations qui, marchant de front avec les perfectionnements des moyens de transport et des modes de communication de la pensée, ont mené au merveilleux outillage au moyen duquel, aujourd'hui, le monde entier n'est qu'un seul marché. Suivre ce travail à travers tous ses développements, nous entraînerait au delà des bornes qui nous sont assignées; qu'il nous suffise d'ajouter que

l'étude de M. Jannet sera lue avec fruit par les hommes d'affaires, à cause des inappréciables renseignements qu'elle contient, et avec plaisir par tous ceux qui apprécient le charme d'un langage aisé, correct et pur.

A. SCHREIBER.

Séance du 8 Avril 1892.

PRÉSIDENCE DE M. ALCÉE FORTIER.

A huit heures la séance est ouverte.

M. le Président présente M. Riccardo Motta, consul d'Italie, élu membre actif à la réunion précédente, et dit combien l'Athénée est heureux de le recevoir dans ses rangs. Il espère que le nouveau collègue, à l'exemple de son compatriote, M. le Dr. Dell'Orto, l'un de nos membres les plus anciens et les plus zélés, aidera efficacement notre Société dans ses efforts pour alimenter en Louisiane le goût des lettres, des arts et des sciences, en se servant, pour le propager, de la langue française. Les communications que M. Motta voudra bien nous faire au sujet des créations du génie italien, seront toujours accueillies avec empressement. L'Athénée doit son existence à une inspiration du patriotisme louisianais; mais en même temps, il est animé de cet esprit de solidarité qui rapproche les intelligences de tous les pays éclairés pour servir la cause du progrès et du bien-être de l'humanité.

M. Motta remercie M. le Président de la cordialité avec laquelle il le reçoit parmi les membres de l'Athénée, et dit qu'il fera de son mieux pour répondre à son attente.

L'ordre du jour appelle les rapports des comités chargés de pourvoir aux préparatifs de la séance publique.

M. le Dr. Dell'Orto dit que les cartes d'invitation sont

imprimées, et qu'elles seront prêtes à être distribuées dès le commencement de la semaine prochaine.

M. le Dr. Castellanos annonce que Mlle Anita Socola a bien voulu se mettre à la disposition du comité auquel a été confié le soin d'organiser la partie musicale de la solennité; elle chantera et jouera un morceau sur le piano. M. James Voorhies, jeune violoniste distingué, se fera entendre dans un concerto où il sera accompagné par Mlle Laure Castellanos. M. Despommier un de nos jeunes chanteurs louisianais bien connu dans nos églises et les salons, a promis de chanter une aubade de Faure. Les rapports des comités sont adoptés.

M. le Dr. Mercier dit qu'il a préparé la conférence que ses collègues lui ont demandée pour remplir la partie du programme, qui reste inoccupée. Mais il propose, dans l'intérêt de l'Athénée, qu'il soit autorisé à prier Mr. Jules Desfontaines de prendre sa place. M. Desfontaines, dit-il, a été présenté par M. Meyrier à notre Présdent, qui, à son tour, m'a mis en rapport avec lui. J'ai trouvé dans ce jeune voyageur un homme instruit, parlant, dans un langage facile et pittoresque, de ce qu'il a vu. M. Desfontaines joint aux avantages physiques de la jeunesse, ceux d'un esprit où se reflète, dans un brillant coloris, le côté poétique des choses qui l'ont impressionné. Je crois qu'il plairait beaucoup à nos invités; aussi, serais-je heureux que mes collègues me permissent de le voir et de m'entendre avec lui sur le choix du sujet dont il aimerait à entretenir son auditoire.

Sur motion faite par M. Peytavin, l'Assemblée acquiesce à la demande de M. le Secrétaire perpétuel.

SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE.

CONCOURS DE 1891.

Dimanche, 24 avril, malgré une pluie obstinée et froide, les invités de l'Athénée se réunissent en assez grand nombre, dans la salle de l'Union française, pour assister à la fête littéraire et musicale qu'il donne chaque année. M. le Président ouvre la séance en prononçant l'allocution suivante :

MESDAMES ET MESSIEURS,

Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue au nom de l'Athénée et de vous remercier d'avoir répondu à notre appel avec tant d'empressement. Votre présence ici est un encouragement, une marque de sympathie pour l'œuvre que nous avons entreprise. Vous connaissez tous le but que nous nous sommes proposé et vous ne pouvez qu'approuver les efforts que nous faisons pour conserver la langue française au foyer de famille de tout Louisianais. Fondé en 1876, l'Athénée existe depuis plus de seize ans et je crois pouvoir dire que les membres de notre société ont travaillé avec zèle et désintéressement. Nos Comptes-Rendus paraissent tous les deux mois et les livraisons de notre journal forment un grand volume in-quarto et quatre forts volumes in-octavo. Notre revue est bien accueillie aux Etats-Unis et à l'étranger, et dernièrement encore la grande Institution Smithsonian, à Washington, exprimait au Président de l'Athénée l'intérêt qu'elle prenait à nos Comptes-Rendus et le plaisir qu'elle éprouvait à échanger ses publications contre les nôtres.

Nous sommes connus et appréciés hors des limites de notre Etat et nous avons, nous en sommes sûrs, la sympathie de nos compatriotes. Que nous manque-t-il donc pour que notre influence soit encore plus grande? Il nous manque le nombre. Il faudrait que nous eussions plus de membres actifs pour nous aider dans notre tâche. Que tous ceux qui s'intéressent aux lettres, aux sciences et aux arts, que tous ceux qui aiment la langue française et la douce France, que tous ceux qui ont le respect des ancêtres, viennent se joindre à nous. Nous les recevrons à bras ouverts et nous serons heureux de partager nos labeurs avec eux.

Dans son désir d'arriver au succès, l'Athénée ne s'est pas contenté de publier un journal: il a établi les concours annuels que vous connaissez si bien et il a organisé des séances où des hommes éminents ont donné des conférences sur divers sujets. Il y a deux mois, un savant distingué, M. le Dr. Bignon, vous a parlé de Mizraïm, l'ancienne Egypte, et de ses merveilles; aujourd'hui un jeune Français, homme d'esprit et de goût, à l'âme poétique, vous parlera des Iles Enchantées de la Polynésie, ces perles fines semées sur la vaste étendue du grand Pacifique. J'aurai bientôt l'honneur de vous présenter M. Desfontaines. Je désire seulement, en ce moment, appeler votre attention sur l'importance de la conférence comme méthode d'instruction. Aux Etats-Unis, dans tous les grands colléges, on fait des cours de conférences publiques; en France, ce moyen d'instruire les masses est tellement populaire que l'Alliance Française, cette noble et patriotique société, fait faire des conférences dans toutes les villes de France; en Angleterre, la grande Université d'Oxford a inauguré le système d'extension de l'Université, et enfin je ne serais pas étonné si M. Desfontaines nous apprenait qu'il a donné des confé-

rences dans le Grand Désert pour les Arabes nomades et dans les forêts de la charmante Tahiti pour les gracieux et aimables Maoris.

L'Athénée est heureux de vous procurer l'occasion d'entendre une intéressante causerie et d'admirable musique. Il ne regrette qu'une chose, c'est que notre fête annuelle ne soit plus présidée par le glorieux soldat qui, pendant tant d'années, vous a souhaité la bienvenue dans cette salle. M. le général Beauregard a pris sa retraite, l'illustre capitaine s'est démis de son commandement. Il n'en reste pas moins un membre précieux de l'Athénée, et je désire, au nom de mes collègues et au mien, le remercier de son dévouement à la cause que nous représentons.

Une lacune fâcheuse est produite dans la partie musicale de la solennité, par une indisposition qui rend impossible à Mlle Laure Castellanos et à M. Despommier de répondre à l'attente du public. Heureusement, Mlle Anita Socola, secondée par M. H. Wehrmann, atténue, par son chant et son jeu sur le piano, les regrets produits par l'absence de Mlle Castellanos, de MM. James Voorhies et Despommier. L'Athénée ne saurait trop remercier Mlle Socola de la bonne grâce qu'elle a mise à faire face aux exigences de la situation.

Rapport du Comité d'Examen.

Le comité chargé de l'examen des manuscrits pour le concours de 1891, a l'honneur de présenter à l'Athénée son rapport comme suit :

Nous avons reçu cette année huit manuscrits, dont quatre nous sont adressés pour le concours des hommes, et quatre pour le concours des femmes.

Le comité a examiné ces manuscrits avec toute l'attention, toute l'impartialité possibles.

L'Athénée présente ses sincères remerciements aux concurrents qui ont répondu à son appel.

C'est avec un sentiment de plaisir et de satisfaction réelle que nous voyons la langue française, loin de s'éteindre chez nous, prendre un élan qui lui assure une longue durée en Louisiane. De nouvelles sociétés littéraires se forment dans le but d'en propager le goût.

Déjà nous la voyons reparaître dans une des écoles publiques, à la Nouvelle-Orléans. Dans les campagnes de nouveaux colléges s'établissent et l'enseignement du français est prévu dans leurs règlements.

L'Athénée prend sa part dans ce mouvement et nous pouvons assurer à nos concurrents qu'ils y contribuent aussi. Qu'ils n'oublient donc pas qu'en répondant à notre appel ils nous aident dans notre mission de maintenir la langue française en Louisiane. Nous les engageons de tout cœur à travailler avec nous, pour conserver chez nous cette langue que nos pères ont pris soin de nous enseigner et que nous chérissons tous.

Nous voudrions bien faire comprendre aux concurrents l'importance de lire avec attention les règles du concours. Ces règles font partie du programme publié dans l'*Abeille* ainsi que dans d'autres journaux français, tous les ans. Nous avons déjà appelé l'attention sur ce point.

Nous regrettons de dire à ce sujet que deux des concurrents pour le concours des hommes, se sont mis hors de concours en s'écartant du programme.

L'un d'eux n'a pu résister au désir de voir son nom inscrit sur l'enveloppe du manuscrit sur le mérite duquel il comptait sans doute pour remporter le prix ; mérite que nous ne pouvons par conséquent lui reconnaître, car son imprudence nous défend de nous prononcer sur la valeur de son ouvrage.

L'autre concurrent, cédant peut-être à un simple sentiment de curiosité, fort naturelle du reste, nous ne pouvons en disconvenir, —peut-être encore au désir de lire dans la pensée

d'un de ses juges, s'est présenté à titre de concurrent chez notre secrétaire perpétuel pour avoir au sujet des règles du concours les renseignements qu'il eût trouvés sans peine en lisant le programme publié.

Nous regrettons que ces Messieurs aient agi avec aussi peu de réflexion. Il faut dans toute entreprise de l'énergie, un certain élan. Un noble enthousiasme, quelquefois même, n'est pas de trop. Mais il est une ligne de démarcation que la prudence indique et que l'on ne peut franchir sans danger.

Si vous le permettez nous passerons en revue, aussi brièvement que possible, les manuscrits admis au concours.

La force prime le droit : — Sous cette devise l'auteur nous raconte un épisode de la guerre entre le Nord et le Sud des Etats-Unis qui s'est terminée il y a déjà vingt-sept ans et dont les conséquences désastreuses se font encore sentir chez nous.

Il décrit les souffrances, les humiliations du prisonnier confédéré dans les donjons du Nord. Champ vaste, fertile, où l'imagination peut trouver de quoi remplir bien de belles pages.

Nous pensons que l'auteur de ce manuscrit n'était pas présent à notre dernière réunion annuelle. Nous aimons à croire qu'il n'eût pas si tôt oublié les recommandations du comité d'examen au sujet des accents.

Comme ils sont rares ! comme ils se font désirer !

Que l'auteur de ce manuscrit soit donc moins avare de cette petite marque qui en elle-même n'est qu'un simple trait de plume, et qui pourtant tient une place des plus importantes dans l'harmonie, la musique de notre langue.

Un peu plus d'attention aux règles de l'accentuation et de la ponctuation et nous l'invitons à concourir encore.

Dans le second manuscrit dont la devise est

Aucun chemin de fleurs ne conduit à la gloire :

l'auteur écrit les aventures d'un louisianais, à l'époque où notre Etat venait de prendre sa place dans l'Union Américaine, époque où Napoléon tenait entre ses mains les destinées de bien des peuples.

Le héros du récit est victime de la trahison d'un aventurier, officier français dont l'apparence de haute distinction et de grand mérite avait gagné son amitié.

Arrivé à Paris, le jeune louisianais est arrêté, enfermé à la Force, prison d'Etat où les haines politiques ont envoyé bien des innocents comme lui expier dans les fers et les rigueurs des cachots de prétendus forfaits que l'on pouvait toujours facilement établir contre eux, sous le manteau d'une accusation de conspiration contre l'Etat.

Ce manuscrit est écrit en bon français. L'orthographe, la ponctuation y sont bien mises. Les faits se déroulent sans confusion. Malheureusement le tableau manque de vie, de cette chaleur nécessaire dans le récit des scènes qui doivent faire vibrer les cordes sympathiques du cœur et sans laquelle l'épisode le plus touchant n'excite aucune émotion chez le lecteur.

Pour captiver l'esprit, il n'est pas suffisant de réciter des faits dans un langage correct grammaticalement.

Ce n'est alors qu'un simple compte rendu, un exposé de faits, un procès-verbal. Rien qu'un canevas pour l'écrivain. Le style y manque.

L'imagination doit venir en aide et fournir les couleurs, les ombres qui doivent relever le tableau et dans la disposition desquelles se montrent le talent, le génie, le goût de l'auteur.

A défaut de cela le tableau est monotone, sans saillie ; n'a rien de relevé, rien de vivant, rien de saisissant. On croirait assister à une lecture faite sur le même ton jusqu'à la fin, comme un plain-chant d'église. L'effet est manqué.

Le comité d'examen reconnaît du mérite à ce manuscrit et vote d'une voix unanime une mention honorable à l'auteur.

Nous passons maintenant au concours des femmes.

Les manuscrits reçus pour le concours des femmes, — nous le disons avec regret, ne contiennent pas non plus tous les éléments voulus pour mériter la médaille.

Trois de ces manuscrits laissent beaucoup à désirer. On y trouve bien des infractions aux règles de la grammaire. Çà et là des anglicismes marquants frappent l'attention.

Nous sommes persuadés qu'avec plus de soin ces dames peuvent mieux faire.

Nous les engageons donc à ne pas se décourager et à se présenter de nouveau devant nous pour la médaille.

Le manuscrit de femme dont le sujet est "*Pensées décousues*" est supérieur aux autres. L'auteur y montre de l'imagination, de l'observation, et, à part quelques négligences, écrit correctement.

Nous lui reprochons de donner trop libre essor à sa plume en se lançant sur la route ingrate et scabreuse des passions. Sujet fort délicat, surtout pour la plume d'une femme, et que l'on ne saurait toucher avec trop de prudence.

Nous considérons que ce manuscrit mérite une mention honorable et nous recommandons de tout cœur qu'elle soit donnée à l'auteur.

Il est un point important que l'écrivain ne doit pas perdre de vue. C'est celui de s'étudier à bien connaître le public pour lequel il écrit.

Nous avons déjà fait observer à nos concurrents que les manuscrits couronnés doivent être lus en séance publique devant une assemblée où les dames et les demoiselles figurent en grand nombre.

Deux des manuscrits reçus pour le concours de 1891 nous font revenir sur ce sujet.

Nous prenons donc la liberté de dire aux concurrents "Pensez à votre public!"— Et nous sommes persuadés qu'ils comprendront l'importance de cette recommandation et ne permettront jamais au génie qui dirige leur plume de la conduire d'un pas au-delà des justes limites du bon goût et des convenances.

LE COMITÉ D'EXAMEN.

Conférence de M. Jules Desfontaines.

LES ILES ENCHANTÉES DE LA POLYNÉSIE.

M. Desfontaines obtient un brillant succès; des applaudissements répétés et éclatant à propos lui font sen-

tir combien il plaît à ses auditeurs. Les invités de l'Athénée conserveront un charmant souvenir du jeune conférencier, et nous aimons à penser que de son côté, il emportera une impression favorable de son passage en notre ville.

M. H. Dubos, écrivain bien connu de l'*Abeille*, donne, dans le numéro de ce journal en date du 26 avril, une analyse si exacte de la séance publique de l'Athénée, que nous nous faisons un plaisir de la reproduire ici.

Athénée Louisianais.

SÉANCE ANNUELLE.—CONFÉRENCE DE M. DESFONTAINES.

Il est une heure de l'après-midi. L'eau est tombée par torrents, toute la matinée ; à certains moments même, les rues avaient été transformées en lacs et il avait été impossible de sortir de chez soi. La pluie est encore menaçante, le tonnerre gronde et l'atmosphère est glaciale. Nous nous rendons à la séance annuelle de l'Athénée, par acquit de conscience, persuadé que nous n'y rencontrerons personne et qu'il faudra remettre la fête à un autre jour. A notre grand étonnement, nous trouvons une bonne demi-salle et le Bureau de l'Athénée au grand complet, s'installant sur l'estrade. A côté du président, s'assied un jeune homme, dont la figure nous est parfaitement étrangère—mise correcte, tête intelligente, œil vif ; nous en faisons le conférencier qui va prendre la parole, M. Jules Desfontaines.

La séance s'ouvre par une allocution du président. Le professeur Alcée Fortier nous annonce que le programme sera un peu écourté par suite de l'indisposition de ceux des artistes-amateurs qui avaient, en cette circonstance solennelle, promis leur gracieux concours. Puis, après avoir prononcé quelques éloquentes paroles de regret sur la démission du général Beauregard, dont le nom illustre donnait tant d'éclat à l'institution, il invite Mlle Anita Socola à monter sur l'estrade et à prendre place au piano. Toute jeune encore, Mlle Socola est

une véritable artiste, promenant ses doigts sur le clavier avec une délicatesse de touche véritablement féminine. Dans son exécution de la Kermesse, de *Faust*, où les différents chœurs de villageois, d'hommes, de femmes, de vieillards, se succèdent d'une façon si pittoresque, et jettent tant de variété sur l'ensemble de la composition, elle a constamment tenu son auditoire sous le charme ; tour à tour énergique et fine, perlant chaque passage avec une rare sûreté, et donnant à chacun d'eux son véritable caractère.

Non seulement Mlle Socola est une excellente pianiste, mais une chanteuse aussi, et une jolie chanteuse. Elle ne se contente pas d'avoir de la voix—ce qui n'est, du reste, pas le côté le plus brillant de son talent; mais elle phrase bien, elle détaille, elle dit, qualité la plus rare de toutes. Elle a été applaudie comme elle le méritait, ainsi que le jeune violoniste H. Wehrman qui l'a très habilement accompagnée dans une fort jolie sérénade qui ne nous était pas connue et qui mérite de l'être par tous les chanteurs de salon.

M. Edgar Grima, encore un tout jeune homme—il n'y avait, dimanche, à l'Athénée, place que pour la jeunesse; nous ne nous en plaignons certes, pas—est venu lire le rapport du comité d'examen. Ce rapport, rédigé en fort bons termes, nous a appris qu'aucun des concurrents — 4 dames et 4 messieurs—n'avait obtenu la médaille; les uns, parce qu'ils s'étaient écartés des conditions de concours ; les autres, parce que leurs manuscrits étaient entachés de défauts qui dénotaient une connaissance insuffisante de la grammaire française.

N'insistons pas sur ce sujet, et passons à la conférence de M. Jules Desfontaines.

Le jeune conférencier nous a transportés en plein Pacifique, dans les Iles de la Société, à Tahiti, une de ces terres lointaines qui émergent du milieu de l'Océan, cerclées de brisants de corail, aux plages verdoyantes et parfumées qui nous font rêver de l'Eden, et dont les hautes montagnes centrales vont menacer le ciel—à Tahiti, tant de fois célébrée depuis Cook et qu'avait déjà chantée, avant lui, Pierre Loti, le nouveau récipiendaire de l'Académie Française. Il a eu, lui aussi, sa

Rarahu et, qui sait ? peut-être même sa Mme Chrysanthème. Mais à certaines choses déjà dites, il en a ajouté beaucoup d'autres nouvelles, et fort jolies, en vérité. Il nous a dépeint avec beaucoup de relief, les idées et les mœurs, les haines et les amours, les coutumes et les costumes, les fêtes et les danses, les chasses et les pêches de ces peuplades, que l'on dit sauvages et qui ont, pourtant, une sorte de civilisation, à elles, avec les traditions, les idées reçues, les faiblesses, les préjugés correspondants à ceux de la nôtre.

M. Desfontaines raconte tout cela avec élégance, avec finesse, quelquefois avec feu. On le suit toujours avec intérêt, souvent le sourire aux lèvres ; on se laisse gagner par le charme, et nous ajouterons, par la sincérité de ses descriptions ; car on sent qu'il a véritablement vécu les scènes qu'il reproduit.

Sa voix, sans être forte, est claire, distincte, et, chose assez curieuse, c'est dans les notes basses, dans les chutes de phrases, qu'elle prend le plus d'ampleur et qu'elle a le plus de portée. Le débit, trop rapide peut-être, est simple, naturel, quelquefois chaleureux. Il y a là toute l'étoffe d'un très heureux et très habile conférencier. M. Desfontaines a obtenu un succès réel et très légitime. Nous nous plaisons à le constater.



HÉNOCH JÉDÉSIAS.

RÉCIT ADRESSÉ PAR BENJAMIN PATRICE DE BOSTON
À SON AMI ALFRED MERCIER DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

(*Suite.*)

III.

Descente dans le caveau de Jédésias.

La demie de onze heures sonnait lorsque je me présentai chez l'israëlite. Nous nous reconnûmes à la lueur d'une petite lanterne qu'il tenait de la main gauche.

—Pardon, lui dis-je, j'arrive une demi-heure plus tard que je ne devais ; prenez-vous-en à Donizetti et à Mlle Borghese. J'espère que j'arrive encore à temps.

—Qu'est-ce que Donizetti et qu'est-ce que Mlle Borghese, demanda l'avare.

—Comment ! vous ne connaissez pas Donizetti ? vous n'avez pas saisi avidement l'occasion de le connaître par le délicieux organe de Mlle Borghese ? A quoi donc vous sert-il d'avoir de la fortune ? de quelles jouissances divines vous vous privez !

—Je n'envie pas aux autres leurs joies, répondit Jédésias ; j'ai les miennes, cela me suffit.

—Que peuvent-elles être ? on dit que vous ne vous donnez jamais aucun plaisir.

—Non, les coûteuses frivolités du monde ne me tentent pas. Si je vous ai deviné ce Doni....Doni....

—Donizetti.

—Votre Donizetti est un musicien : quand vous l'avez entendu, que vous en reste-t-il ?

—Monsieur Jédésias, quand on a goûté d'une orange des Antilles, elle laisse à la bouche un parfum délicieux ;

quand le soleil est descendu sous l'horizon, le ciel garde longtemps les traces lumineuses de son passage ; il en est de même d'une belle œuvre musicale, il vous en reste une impression douce comme le fruit des Antilles, un souvenir splendide comme le coucher du soleil.

—Cela est possible, dit l'avare ; Dieu vous a donné une âme disposée à ce genre de jouissance, et sans doute les circonstances qui ont accompagné vos pas dans la vie, vous ont conduit à développer, par l'exercice, cette disposition innée. J'ai été doué, moi, du désir de la possession ; je suis d'une nature concentrée, absorbante, et les événements de ma carrière semblent avoir été calculés pour condenser de plus en plus mon âme autour du foyer de ma passion primitive. Je commence à craindre que vous ne soyez d'une nature expansive ; moi, j'attire et ne rends pas.

—Oui, je l'avoue, repris-je, la richesse ne serait jamais pour moi une fin, mais simplement un moyen ; je m'en servirais pour parcourir le monde. Je voudrais voir, dans toutes ses parties, la demeure où Dieu a placé l'homme, et comparer les profils divers de la grande famille humaine ; j'aimerais tantôt à m'asseoir dans les forêts séculaires, sur les montagnes où les poètes sacrés de l'Inde improvisaient ces hymnes dans lesquels l'idée de la Divinité apparaît pour la première fois ; tantôt à suivre l'histoire de l'esprit humain, sur le squelette des villes qui ont marqué les étapes de la civilisation. En un mot, je ne voudrais d'une grande fortune que parce qu'elle vous donne des ailes qui vous permettent de suivre l'imagination partout où elle se transporte.

—Je vous comprends, répliqua l'avare ; vous voudriez de la fortune pour avoir toujours quelque chose à dépenser ; moi, j'en voudrais pour qu'elle me donnât toujours quelquechose de plus à mettre de côté. Mais cessons de

nous livrer à de vaines spéculations; le moment approche, il faut nous préparer.

—Pour moi, je suis tout prêt, lui dis-je; où faut-il attendre ?

—Ici.

—Ici ? mais je ne vois pas de lit.

—Un lit ? pourquoi faire ?

—Probablement pour m'y coucher, Monsieur Jedésias.

A cet endroit de notre entretien, nous nous trouvions dans une chambre du premier étage.

—Bah ! le plancher n'est-il pas là ? dit l'avare ; vous y étendrez votre redingote ; nous sommes encore en été, les nuits sont très douces.

—Oh ! oh ! voilà qui commence comme une campagne, m'écriai-je ; c'est bien, Monsieur Jédésias, ce n'est pas la première fois que je pratique le proverbe — A la guerre comme à la guerre. — Et vous, où et sur quoi couchez-vous ?

—Je dors dans la pièce à côté, dit-il, sur de la paille. Il n'y a rien de plus sain que la paille; les paysans n'ont pas d'autre couchette dans bien des contrées de l'Europe, et voyez comme ils se portent bien.

—Voilà qui est sublime, dis-je au vieux juif; vous n'êtes pas économe à demi ; vous êtes un de ces hommes fabuleux, qui offrent un terrible exemple de la puissance à laquelle peut atteindre la volonté humaine, quand elle est mue par une passion exclusive. Je suis sûr que les ascètes de la Thébaïde n'étaient pas plus sobres que vous.

—Je ne sais pas de quoi ils se nourrissaient, répondit Jédésias ; quant à moi, j'achète du biscuit de mer aux cuisiniers des navires, je bois de l'eau de pluie.

—Admirable, monsieur Jédésias ! quel triomphe sur les désirs, les appétits, les besoins de la chair ! et tout

cela, pour le bonheur de contempler des pièces d'or ! N'aimez-vous personne au monde ?

—Personne, excepté moi.

—N'avez-vous jamais aimé d'autres que vous ?

—Peut-être, une fois.

—D'abord votre mère.

—Non, répondit Jédésias du ton le plus sec, elle ne le méritait pas. Elle me disait souvent avec mépris que je serais un avare. Or, les avares, puisqu'avare il y a, n'aiment jamais les personnes dont ils peuvent hériter, c'est l'héritage qu'ils aiment.

Je ne pus m'empêcher d'exprimer l'horreur que m'inspirèrent ces paroles :

—Savez-vous, Monsieur, que ce que vous dites-là est affreux ! dis-je en frissonnant.

—C'est probable, répliqua froidement l'avare ; mais soyez sûr que sous ce rapport beaucoup de gens sont des Jédésias.

—Ainsi, vous reconnaissez franchement, repris-je, que vous êtes avare.

—Je n'ai pas dit cela, répondit Jédésias, j'ai parlé d'économie.

—Soit, dis-je ; je ne discuterai pas sur les mots. Une autre chose m'intéresse d'avantage. Vous avez aimé, disiez-vous, *peut-être, une fois :* sans doute une femme ?

—C'est possible.

—Et cette femme, monsieur Jédésias ?...

—Morte. Bonne nuit, monsieur Patrick.

Avant que j'eusse le temps de lui adresser une autre question, le vieil usurier avait disparu, me laissant dans des ténèbres profondes comme celles d'un tombeau ; partout les fenêtres étaient hermétiquement fermées. Je me promenai, pendant une heure, dans cette grande chambre vide, en méditant sur ce que je venais d'entendre. Fati-

gué de marcher dans l'obscurité et d'entendre le bruit monotone de mes pas, je finis par suivre le conseil de l'avare; j'étends ma redingote sur le plancher, et je me dispose à dormir. J'entends mourir insensiblement les derniers retentissements de la ville semblable aux vibrations décroissantes d'une cloche, et je m'endormis dans un profond silence, persuadé que mon esprit étant préoccupé de l'idée du danger, mon sommeil serait interrompu par le bruit le plus léger.

Une douleur au côté me tira de mon premier somme; je changeai de position, en maudissant Jédésias et le lit qu'il m'avait improvisé à si peu de frais. Je consultai ma montre, elle sonna deux heures. Rien ne s'annonçait encore; j'eus beau écouter, je n'entendis pas le moindre souffle.

—Il paraît que c'est pour une autre fois, pensai-je, allons, tâchons de nous rendormir.

Le sommeil recommençait à appesantir mes paupières, j'oubliais déjà où j'étais, lorsqu'un rayon de lumière perça les ténèbres. J'ouvre les yeux ; plus rien.

—Je me suis trompé, me dis-je, j'ai vu de la lumière en rêve.

Mais à peine avais-je refermé les yeux, que j'entendis un bruit que je reconnus, celui du briquet. Plusieurs étincelles se succédèrent, puis la lumière se fit dans la chambre voisine. Je me dressai sur le coude, je m'armai d'un pistolet, tandis que je me disais mentalement :

—Voici le moment; du sangfroid, et surtout pas de précipitation ni de gaucherie.

J'attendis quelques secondes; la lumière irradia, s'étendit dans la pièce contiguë, et j'entendis comme le frôlement d'une grande robe. Je me levai tout à fait. Alors, du fond de l'autre chambre, je vis s'avancer vers celle où j'étais un étrange personnage. Il était vêtu

d'une manière bizarre et lugubre. Il portait une robe de crêpe noir, bordée au bas d'une frange d'argent. Il était coiffé d'une mitre de même couleur, et sur cette mitre il y avait un triangle d'argent. Une cordelière en fils d'argent était roulée autour de ses reins ; un trousseau de clés était suspendu à la ceinture par une chaîne, et cette chaîne aussi était en argent. Un rouleau de parchemin était passé sous le bras gauche, et la main de ce même bras tenait une petite lanterne.

Le mystérieux inconnu s'avança comme un fantôme, d'un pas lent et solennel, la tête haute, le buste raide comme celui des statues égyptiennes. Il glissa sur le seuil qui séparait les deux pièces, et marcha droit en avant sans s'apercevoir de ma présence ou dédaignant d'y faire attention. Sa face était plus pâle que le parchemin qu'il portait sous son bras ; ses yeux fixes et démesurément dilatés avaient une transparence vitrée, et son regard traversant l'espace comme le froid rayon d'une étoile, semblait être dirigé sur un objet éloigné.

Le spectre passait devant moi, lorsqu'avançant la tête pour le regarder en plein visage :

—Comment ! c'est vous, dis-je en reconnaissant Monsieur Jédésias ; où diable allez-vous d'un pas aussi solennel ?

Au bruit de ma voix l'avare s'arrêta comme un homme qui écoute, mais il ne répondit pas. Ses yeux étaient toujours fixés dans la même direction ; je cherchai vainement à en saisir le point visuel ; il semblait que ses regards, comme ceux d'un cadavre, apercevaient, au-delà de l'horizon de ce monde, un objet à jamais invisible aux vivants.

Ne m'entendant plus parler, il reprit sa marche vers la porte opposée.

—Certes, voilà un épisode auquel j'étais loin de m'at-

tendre, dis-je en moi-même; car je n'ai jamais entendu dire que Jédésias fût somnambule. Que veut dire cette espèce d'accoutrement sacerdotal que je lui vois pour la première fois ? Serait-ce qu'il fait partie de quelque société maçonnique, et s'imaginerait-il, dans son sommeil, qu'il assiste à une cérémonie ? A tout risque, je le suis ; peut-être vais-je avoir le secret de cette promenade nocturne.

Arrivé sur le palier, Jédésias fit jouer les ressorts d'une porte en fer, et il l'ouvrit avec une clé plus compliquée que des caractères d'écriture chinoise. Il descendit vingt marches, et se trouva en face d'une seconde porte qu'il ouvrit avec une autre clé. Il suivit un corridor, au fond duquel s'offrit une troisième porte. Celle-ci avait un rouage plus compliqué, et il fallut trois clés pour l'ouvrir. Cette masse énorme glissa sur des roulettes, et, quand nous en eûmes traversé le seuil, un ressort la fit revenir sur elle-même; c'était comme une porte merveilleuse des *Mille et une Nuits*.

Nous marchions maintenant sous une voûte de pierre, dans une salle souterraine semblable à celle où le sombre Rembrandt aime à enfouir ses philosophes méditants.

IV

Jédésias achève d'écrire ses Mémoires.

Au milieu de cette salle étaient une table d'ébène et un banc du même bois scellé dans la pierre. A droite et à gauche s'alignait une double rangée de hautes colonnes, qui se dessinaient vaguement à la lueur de la petite lanterne.

Des barils remplis d'or ou d'argent reposaient dans l'entrecolonnement; ils étaient de chêne et cerclés en cuivre.

En face de la table d'ébène, une énorme bougie en cire se dressait dans un candélabre de bronze ; ce candélabre aussi était scellé dans la pierre.

Il y avait sur la table une écritoire de cristal, et à côté un *calamus* ou roseau du Caire.

Jédésias alluma la bougie, il s'approcha d'une colonne, pesa sur un ressort, et une pierre sembla s'ouvrir d'elle-même, comme dans certaines légendes le marbre des tombeaux se retire, et laisse passer les morts ressuscités un instant pour danser à la lumière des étoiles. Jédésias étendit ses bras, et posa ses mains sur le bord de la cachette. Un second ressort fut mis en mouvement ; un plateau d'argent monté sur des roulettes, parut. Ce qu'il contenait ne pouvait se voir que confusément, à cause du crêpe qui le couvrait. Jédésias ôta le voile. J'aperçus deux tas d'ossements humains posés avec symétrie ; au-dessus de chaque tas un crâne. Les deux têtes conservaient toutes leurs dents, et celles-ci paraissaient parfaitement intactes ; ce qui me fit juger que ces dépouilles étaient celles de personnes qui étaient mortes dans la fleur de la jeunesse.

Je pensai d'abord que ces restes pouvaient bien être ceux d'enfants que Jédésias avait perdus. Je comprenais cette piété paternelle, qui l'avait porté à conserver près de lui, comme de chères reliques, les ossements de ceux à qui il avait donné la vie. Mais je dus renoncer bien vite à cette supposition ; car, à la vue de ces crânes, les lèvres de l'avare se crispèrent, ses yeux prirent une expression de haine inexprimable. Ce fut, il est vrai, rapide et passager comme un éclair ; sa bouche reprit son immobilité, le rayon qui s'échappait de ses yeux pour se fixer sur les deux têtes, comme s'il eût voulu les brûler du feu de sa colère, se noya dans le fluide vitreux du regard somnambulique.

Jédésias prit les crânes, et les posa sur la table d'ébène. S'étant assis sur le banc, il déroula le parchemin, et, pour en retenir les bouts supérieurs, il posa les crânes dessus. Quand il eut fait ses dispositions, il resta un moment immobile comme pour se recueillir, puis il trempa le calamus dans l'encre et se mit à écrire.

Si j'étais peintre, je raconterais sur la toile la scène nocturne à laquelle je vous fais assister; à mon grand regret, c'est une plume et non un pinceau que je tiens entre mes doigts. Mais il existe un tableau qui représente assez bien, à part quelques légères différences dans le costume et les accessoires, l'épisode que je voudrais mettre sous vos yeux avec fidélité. Puisque vous êtes à Paris, je vous engage à vous rendre au Louvre, et à visiter les salles de peinture auxquelles on a donné le nom de *Musée espagnol.* Au milieu d'une quantité de toiles apocryphes, vous distinguerez de suite quelques belles œuvres, et parmi celles-ci vous remarquerez le *St. Bonaventure ressuscitant pour écrire ses Mémoires.* Murillo rend la vie au Saint, mais lui fait garder la pâleur et la raideur de la mort. La première fois que j'aperçus ce tableau, j'en fus vivement impressionné, je crus revoir Hénoch Jédésias avec sa figure émaciée et jaune, écrivant la nuit, sous l'empire du somnambulisme.

Peut-être, quand je vous aurai dit l'histoire entière de cet homme qui fut vraiment une sorte de phénomène parmi les autres hommes, regretterez-vous que je n'aie pas su vous en faire un portrait qui vous le représente d'une manière frappante. Alors, allez voir le *St. Bonaventure*, et dites-vous : — Voilà comme était Hénoch Jédésias pendant son somnambulisme.

Je reprends mon récit. Jédésias écrivit tout d'un trait pendant près d'une heure, sans une seule rature. Quand il eut fini, il signa; puis, il roula son manuscrit, et, se

levant levant tout droit, il se mit à parler comme si ses paroles s'adressaient à des personnes présentes. Il ne se croyait pas dans le caveau de ses propres richesses; les illusions de son sommeil le transportaient chez Messieurs Carvill, éditeurs à New-York.

—Messieurs les éditeurs, disait-il, je finis mes *Mémoires*. Voici le vingtième alinéa; cette partie est la plus intéressante. Il y a cent lignes, sans compter la date ni la signature. Je veux quarante *onces* par ligne; total, quatre mille onces. Ces quatre mille onces, Messieurs, vous les avez là, dans la petite barrique portant le nom de *Rebecca*. Je vais les prendre moi-même, et les transférer dans ma cave.

Après avoir prononcé ces paroles, Jédésias posa le manuscrit sur la table, replaça les crânes où ils étaient auparavant, et referma la niche de pierre.

NOTE. — Ici quelques explications sont nécessaires, pour l'intelligence du récit de Monsieur Benjamin Patrick. Nous les donnerons aussi brièvement que possible. Que si les lecteurs, frappés de l'étrangeté des faits qu'on leur expose, se sentaient disposés à les révoquer en doute, qu'il nous soit permis de nous étayer sur les savantes recherches des médecins, qui, de nos jours mêmes, se sont attachés à étudier la folie, les hallucinations et le somnambulisme. On rencontre dans leurs livres, entre autres dans ceux d'Esquirol, des observations de phénomènes qui ont une apparence cent fois plus merveilleuse que tous ceux que décrit Monsieur Benjamin Patrick.

Sans aller si loin, veuillez vous rappeler le fameux procès d'Emile de la Roncière. Vous souvenez-vous de Mademoiselle de Morel, dont la vie était devenue une hallucination presque constante. Sur vingt-quatre heures, il y en avait seize ou vingt où la jeune personne était complètement suspendue dans la sphère du merveilleux, et c'était seulement après minuit qu'elle ressaisissait l'empire de ses facultés. A peu près vers la même époque, une jeune fille que Madame Adélaïde, sœur

du roi Louis-Philippe, avait prise sous sa protection, offrit un exemple de perturbation morale encore plus extraordinaire que la folie intermittente de Mademoiselle de Morel. Cette infortunée était dans un pensionnat. Un jour de sortie, elle déroba le cachet, la cire et le papier de la princesse. Elle s'appliqua longtemps à imiter l'écriture et le style de sa bienfaitrice. Quand elle fut parvenue à contrefaire la manière de Madame Adélaïde au point que tous les yeux s'y trompaient, même ceux de la princesse, elle commença à se tromper elle-même ; elle écrivit des lettres qu'elle prétendait venir de la sœur du roi, et dans ces lettres il était question d'un mariage pour elle avec un colonel dont le portrait, esquissé par elle-même, semblait être d'après nature, tant il présentait un caractère de vraisemblance.

Tout à coup les missives deviennent alarmantes, le colonel est tombé malade ; il va de mal en pis, enfin il meurt.

La fiancée imaginaire est plongée dans un désespoir inconsolable ; elle s'habille de noir, elle ne demande qu'à mourir. Une sous maîtresse avait reçu ses confidences ; un jour elles sortent ensemble pour aller pleurer sur le tombeau de l'officier. Arrivées au Père-Lachaise, elles cherchent l'emplacement où il a été enterré, mais vainement. Alors elles s'adressent au concierge du cimetière ; celui ci consulte ses registres et répond que le numéro qu'on lui désigne appartient à un autre tombeau que celui de l'officier.

—Nous nous sommes trompées de cimetière, dit la jeune fille, allons à celui de Montmartre.

A Montmartre même résultat. Les deux amies traversent Paris, et vont continuer leurs recherches au Mont-Parnasse. Là, comme au Père-Lachaise et à Montmartre, pas de sépulture qui se rapporte au nom et au numéro déclaré. Dès ce moment la sous maîtresse commence à concevoir des doutes. A son retour au pensionnat elle les communique à la supérieure. La jeune pensionnaire est surveillée ; on découvre dans son pupitre un cachet, de la cire et du papier aux armes de la famille d'Orléans. Des informations sont prises auprès de Madame Adélaïde. La jeune fille est questionnée et mise

en contradiction avec elle-même ; enfin, on acquiert la certitude que son amour, son prochain mariage, la mort de l'officier ne sont que les phases successives d'un roman enfanté par son imagination.

Nous pensons que ces deux exemples suffiront pour ôter aux hallucinations nocturnes de Monsieur Hénoch Jédésias ce que d'abord elles pourraient présenter d'invraisemblable. Nos observations s'adressent principalement aux personnes qui, habituées à mener une existence calme et régulière, n'ont l'occasion que très rarement de contempler les effets des grandes passions. Or, les grandes passions sont toujours mélangées d'un peu de folie, et lorsqu'elles atteignent ce degré d'exaltation auquel était parvenu l'amour de l'or chez Jédésias, elles transportent l'âme dans un monde idéal, idéal pour nous spectateurs impassibles, mais réel pour ceux qu'elles dominent.

Notre israëlite était donc, comme on doit commencer à le voir, un avare de la vieille roche. Il aimait à savourer son or des yeux, à le palper, à le caresser, à en écouter le son, plus agréable à son oreille que la plus douce musique. Nous avons déjà vu qu'il l'enfermait, cet or tant aimé, dans des barils cerclés en cuivre. Chaque jour, et même plusieurs fois par jour, il descendait dans son caveau. Alors seulement le vrai sourire s'épanouissait sur ses lèvres ; car, on ne pouvait pas appeler sourire cette contraction musculaire qui tordait les coins de sa bouche, comme pour en exprimer le fiel de l'ironie, quand il causait d'affaires avec les hommes. Mais dès qu'il se trouvait en face de ses chères barriques, il se délectait comme un père de famille, qui, après avoir travaillé avec ardeur, revient parmi ses enfants. Il commençait par essuyer leurs ceintures avec une peau de chamois bien fine ; il s'arrêtait devant l'une d'elles, croisant ses mains comme quelqu'un qui prie, restait silencieux et immobile, puis soulevait religieusement le couvercle. D'abord il contemplait avec componction son or qui rayonnait à la lueur du candélabre. Quand ses yeux s'étaient bien repus, il essuyait ses pièces avec une extrême précaution de peur de les user ; il les frappait l'une contre l'autre, il en écoutait le bruit avec délice, il le buvait

avec l'âme, pour ainsi dire, et se sentait fondre d'extase. Jamais il n'en remettait une à sa place, sans d'abord la presser sur ses lèvres, comme s'il regrettait de s'en séparer même pour quelques heures. Mais ne poussons pas plus loin les explications de cette *Note* déjà un peu longue, et revenons au récit de Monsieur Patrick. — *Dr. Alfred Mercier.*

(A continuer.)

PUBLICATIONS REÇUES.

Observatorio Meteorológico-Magnetico Central de Mexico. Boletin Mensual. Mes de Marzo de 1890.

Americana. Bulletin du bouquiniste américain et colonial. 8me série, No. 4. E. Dufossé, 27 rue Guénégaud, Paris.

Le Bibliophile américain. Bulletin trimestriel. No. 9, mars-avril 1892. Ch. Chadenat, 17 Quai des Grands-Augustins, 1892. Paris.

Karl W. Hierseman. Lager-Catalog 94. Leipzig 1892.

Mélusine. Tome VI, No. 2, mars-avril 1892.

Librairie E. Rolland, 2, rue des Chantiers. Paris.

Asociacion Rural del Uruguay. Montevideo.

Annual Supplement to the Câtalogue of the Library of Parliament. Ottawa 1892.

Revue Bleue. 16 avril 1892.

Revue des Sciences naturelles appliquées. 5 avril 1892.

Correspondance.

MONSIEUR GASTON DOUSSAN,—Nouvelle-Orléans.

PARIS, 19 Février 1892.

Cher Monsieur,

J'ai lu avec beaucoup de plaisir votre excellent discours à la louange de mon ami si regretté M. Paul Morphy. Ce que vous dites de son génie est très vrai ; j'ai toujours partagé l'opinion que les intelligences d'élite sont supérieures, indépendamment de leur époque et de leur milieu, et qu'ainsi P. Morphy revenant à la vie aurait bientôt fait de s'approprier le peu qu'on a découvert depuis lui dans la théorie, et qu'il recommencerait à battre tous les joueurs célèbres actuels, y compris Steinitz et Tarrasch.

Je vous remercie et vous prie d'agréer mes compliments distingués.

ARNOUD DE RIVIÈRE.

SMITHSONIAN INSTITUTION.

WASHINGTON, D. C., 26 Avril 1892.

Monsieur Alcée Fortier,

Président de l'*Athénée Louisianais*.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 18 avril, j'ai l'honneur de vous informer que j'ai donné ordre que les publications du Smithsonian, que vous demandez comme équivalent des publications de votre Athénée, vous soient envoyées sur-le-champ, à savoir : Rapports pour 1850 ; 52 ; 63 ; 64 ; 69 ; 70 ; 73 ; 75 ; 78 ; 79 ; 81 ; 82 ; 83 ; 84 ; 85 ; 86 ; 87 ; 88 et 89.

Nos. 15, 259, 318, 507, 550, 801.

Je vous salue très respectueusement,

S. P. LANGLEY,

Secrétaire.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

REVUE BLEUE

PARAISSANT LE SAMEDI.—Fondée en 1863.

Sommaire du No. 16.

PLAGE INCONNUE, Nouvelle, par M. Auguste Blondel.

ROBESPIERRE ET LE GENDARME MÉDA, par M. F.-A. Aulard

LA NOTION DE L'ÉTAT AUX ETATS-UNIS, par M. E. Boutmy, de l'Institut.

L'IMITATION, d'après M. Tarde, par M. Jean Honcey.

CHRONIQUE MUSICALE, La Musique Religieuss à Saint-Gervais, par M. René de Récy.

THEATRES — Gymnase: Le Bon Docteur; Théâtre d'Application: Chansons Anciennes; Château-d'Eau: Les Abandonnés, par J. du Tillet.

NOTES ET IMPRESSIONS, Le Méfait de Loti, par M. F. Vandérem.

BULLETIN—Nouvelles de l'étranger,

Livraison 4ème. 4e SÉRIE. Tome 3.

NOUVELLE-ORLÉANS, 1er JUILLET 1892.

COMPTES-RENDUS

—DE—

L'Athénée Louisianais,

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS.

SOMMAIRE.

Pour l'Abonnement s'adresser au Secrétaire, P. O. Box 725.

Prix de l'Abonnement, $1.50 par An, payable d'avance.
Le Numéro, 25 Cents,
Chez **Mme C. CIOR,** 94 rue Royale.

NOUVELLE-ORLEANS :
IMPRIMERIE FRANCO-AMERICAINE, 102, RUE DE CHARTRES,
EUG. ANTOINE, PROPRIETAIRE.

1892.